

SILVIA RIVA

Vincent BRUYÈRE, *La différence francophone. De Jean de Léry à Patrick Chamoiseau*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 202 pp.

Avec ce livre courageux qui ressent d'un positionnement et d'une posture critique 'extra-hexagonale' et "post-disciplinaire" (p. 34), Vincent BRUYÈRE nous invite à déconstruire et questionner le projet d'une histoire littéraire (notamment francophone) "fondée sur la recherche d'un effet de coïncidence identitaire entre un corpus et une collectivité" (p. 19) et qui, par là, donne lieu à des mobilisations tantôt historicistes, tantôt culturalistes.

Selon l'auteur, ce corpus qui a connu, dans le temps, de nouveaux aménagements postcoloniaux et de nouvelles subdivisions géographiques répondant aux enjeux culturels d'une Université "posthistorique" qu'on ne peut plus envisager exclusivement en termes de sa relation à la culture (p. 12, l'expression revient à Bill READING), "n'a pas de réalité institutionnelle et historiographique" (*Ibid.*).

Tout en s'inspirant de la mise en question de la notion de filiation disciplinaire inaugurée par Michel FOUCAULT et poursuivie, entre autres, par Gayatri SPIVAK, Mireille ROSELLO, Rey CHOW et Arjun APPADURAI, Vincent BRUYÈRE met donc l'accent sur la disjonction entre langue (il cite abondamment Abdelkebir KHATIBI), territorialité, souveraineté, littérarité pour constater une "défamiliarisation à l'œuvre" (p. 21) qu'il faut envisager. Pour ce faire, et "en l'absence d'un projet stratégique de culture" (p. 29), il invite à un mode d'intervention qui dépasse l'"inconscient monothéiste" (p. 26, où l'on cite Terry COCHRAN) de l'histoire littéraire et prenne en compte "la partie pour le tout" (p. 29). En évoquant les travaux sociologiques de Niklas LUHMANN, l'auteur exhorte donc à aborder un sujet (il fait l'exemple

des *'animal studies'*) en “termes systémiques” (p. 30) et non pas dialectiques: autrement dit, il suggère d’enquêter de manière ouverte l’altérité de l’autre en raison “des conditions de possibilité même de son observation, dans lesquelles le point aveugle qui leur est propre comme système génère la *nécessité* de l’autre” (*Ibid.*, c’est l’auteur qui souligne tout en citant Cary WOLFE). Et de conclure: “c’est en cela que l’on peut parler de l’animalité en études littéraires et culturelles, substituant au problème de l’universalisation des catégories, celui de leur *spécification*” (*Ibid.*, c’est moi qui souligne).

Sa méthode consisterait alors à rechercher ce qui *fait* (“au sens fort du faire”, p. 30) la ‘différence francophone’ “dans les termes d’une différenciation entre environnement et système” (pp. 30-31). Dans le sous-titre de l’ouvrage, qui accueille de manière magnifiquement inhabituelle temps, espaces, appartenances normalement perçus comme antinomiques, les conséquences de cette méthodologie sont affichées. Ses objets d’études sont en effet “regroupés sous la forme de ce que Michel De Certeau nomme à la suite de Freud, ‘fiction théorique’” (p. 35), c’est-à-dire “une mécanique de rationalisation construite autour d’une différence interne” (*Ibid.*) qui décrit et met en évidence “un processus de différenciation entre détail et totalité, entre fable et discours de savoir, entre singularité textuelle et contexte culturel” (*Ibid.*), dans un cadre toutefois de “déréférentialisation et [de] démission d’un projet de culture (*Ibid.*).

Vincent BRUYÈRE prend donc en compte, dans les cinq chapitres qui composent *La différence francophone*, autant de “fictions théoriques” (*Ibid.*) exemplaires et à lire sans y chercher une progression quelconque: autrement dit, “chaque chapitre observe la manière dont un dispositif critique produit une spécification” (*Ibid.*) et ils sont à situer sur le même plan.

Le premier, “Transferts et fictions critiques. De Certeau, Spivak, Mudimbe et Marin” (pp. 37-70), relate, à partir de l’évocation du film de 1953 d’Alain RESNAIS et Chris MARKER, *Les Statues meurent aussi*, la fable, ou bien la “science-fiction historiographique” (p. 36) opérée aux dépens de cet ‘absent de l’histoire’ (DE CERTEAU) qu’était le ‘subalterne’, mise en lumière par les quatre “historiens des pratiques discursives” (p. 41) convoqués par l’auteur dans l’intitulé de son chapitre. Il s’agit donc de passer en revue: *La Fable mystique* de DE CERTEAU à l’aune de la “dislocation des lieux du faire de l’histoire” (p. 48, c’est l’auteur qui souligne) (“Ce qui reste de la fable”, pp. 41-48); les réponses à la question ‘*Can the subaltern speak?*’ posée par SPIVAK, qui deviennent une sorte de chambre d’écho (et l’on cite la fable éponyme tirée des *Métamorphoses* d’OVIDE) d’une “voix *off*” (p. 57), et qui montrent qu’“il n’y a pas de discours articulé hors du sys-



tème qui pose l'interdit [...], en d'autres termes [qu'] il n'y a pas de discours de la dépossession (de l'instance subalterne) en dehors de l'archive de sa dépossession [...]" (*Ibid.*) ("La question de Spivak", pp. 48-57); le roman *L'Écart* de V.Y. MUDIMBE, qui ne donne pas à voir un travail archéologique "de l'historien du discours sur l'identité et la différence culturelle" (p. 63), mais qui illustre plutôt la logique de sa condition de possibilité ("Le cas Ahmed N.", pp. 57-63); finalement, DERRIDA est lu à l'aune de l'intervention aphone d'ÉSOPE pour réfléchir sur la fable de la naissance à la langue ("Récits d'enfance: Derrida et Ésope", pp. 63-70).

Le deuxième chapitre ("L'oreille de Léry", pp. 71-101) ainsi que le troisième ("L'œil sauvage", pp. 103-130, d'ailleurs riche en images) abordent respectivement le texte et l'iconographie de l'ouvrage publié en 1578 par Jean DE LÉRY portant sur *l'Histoire d'un voyage fait au Brésil*. Il s'agit de faire l'hypothèse d'une "voix en reste" (p. 36), symptôme d'un "mal d'archive" (p. 101, l'expression revient à DERRIDA) dans le document colonial. Dans le troisième chapitre, on se penche sur l'image du Sauvage pour montrer ses jeux de "réflexivité" (p. 126).

Le quatrième chapitre est consacré à Patrick CHAMOISEAU ("Patrick Chamoiseau en mal d'archive", pp. 131-159); ici les fantaisies et les fantasmes archéologiques de ses ouvrages (notamment de *L'esclave vieil homme et le molosse*) et du texte de Wilhelm JENSEN, *Gradiva* (où il est question du ravissement d'un jeune archéologue), trouvent un écho et invitent à chercher un langage pour signaler de manière tangible et non pas tangentielle le témoin muet et ses spectres.

Le dernier chapitre, "'Signé Marof': Le testament apocryphe d'*Allah Tantou*" (pp. 161-177), est consacré à un documentaire filmique (ce qui appelle justement sa résonance autobiographique et cinématographique) réalisé par le guinéen David ACHKAR, fils de Marof ACHKAR, exécuté en 1971 au camp Boiro pour ses idées (*Allah Tantou*, 1991). La portée testamentaire de ce document et la signature "au nom de l'autre" (p. 173), notamment au nom du père, conduisent Vincent BRUYÈRE à réfléchir, de manière spéculaire, sur le risque de tomber tant dans le piège de l'examen d'une signature (d'une singularité), que de la "totalité (une tradition culturelle dans son rapport au problème de la transmission)" (p. 174). Et de conclure: "dire que la différence francophone est celle du futur des études littéraires (par exemple d'un futur où le culturel se serait substitué au littéraire) fait plus que déplacer et relever la question de l'identité disciplinaire des études francophones et de l'historicité de la différence francophone, elle la valide en dehors d'une rhétorique de la période et de l'effet de cohérence" (p. 175).



Paradoxe (ou *hystéron protéron*, comme préfère l'appeler l'auteur): "l'identité disciplinaire des études francophones dépend d'une lecture de la différence francophone *dont les prémisses sont à venir*" (p. 176, c'est moi qui souligne) et cela témoigne de la "fragilité du processus de transmission du désir de transmission" (p. 177). En tout cas, Vincent BRUYÈRE, grâce également à un long *Post-scriptum* (pp. 179-183), nous invite à envisager le corpus 'francophone' non pas sous l'angle de la littérature comparée, mais plutôt selon une "certaine pratique du texte" (p. 174) comprise "en termes d'authenticité et de continuité" (*Ibid.*).

Silvia RIVA

Oana PANĂÎTE, *Des littératures-mondes en français. Écritures singulières, poétiques transfrontalières dans la prose contemporaine*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2012, 311 pp.

Le manifeste "Pour une littérature-monde", paru d'abord dans *Le Monde* en 2007 et publié aux éditions Gallimard la même année¹, a soulevé une série de questions sur la littérature contemporaine d'expression française, notamment sur l'idée de "francophonie". Se situant dans cette perspective critique, le volume de PANĂÎTE analyse un certain nombre d'ouvrages contemporains de langue française, en essayant d'expliquer ce qui se passe aujourd'hui dans le contexte littéraire de l'Hexagone.

Dans son "Introduction" (pp. 11-18), l'auteure décrit le manifeste "Pour une littérature-monde" (p. 17) et éclaire le but de son ouvrage qui "privilégiera la lecture en dialogue des romans et des récits" (p. 18) de façon à ce que l'on puisse "dégager et les idées partagées sur la littérature, ou les poétiques transfrontalières, et la singularité des écritures qui débordent même les cadres idéologiques les plus consensuels" (*Ibid.*).

Dans un premier chapitre, "Impasses, passages et frontières" (pp. 19-76), qui présente le corpus adopté et dessine un panorama de la littérature de l'extrême contemporain, PANĂÎTE part de l'idée que la littérature française d'aujourd'hui se caractérise par une hybridation des genres (p. 19) et que, comme l'a expliqué Bruno BLANCKEMAN², la prose narrative française contemporaine privilégie, à partir des années soixante, une écriture d'introspection. Par la suite, l'ouvrage porte sur certains aspects spécifiques aux littératures francophones comme le concept

¹ Michel LE BRIS et Jean ROUAUD, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

² Bruno BLANCKEMAN, "Une axiologie historique pour le 20^e siècle", dans Michèle TOURET, Francine DUGAST-PORTES (dir.), *Le Temps des Lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française*, Rennes, PUR, 2001.



d'entre-deux, l'idée de postcolonial et l'idée de frontière (dont les écrivains *beurs* peuvent en représenter un cas éclairant, mais non exclusif). En effet, dans une époque de mondialisation, où l'idée de nation semble avoir perdu son statut prioritaire, les écrivains issus de pays francophones s'interrogent sur leur place dans la littérature française et mondiale. L'auteure explique, par exemple, l'attitude des écrivains haïtiens à l'égard de toutes ces questions, en se focalisant, en particulier, sur trois d'entre eux: Marie VIEUX-CHAUVET, Gérard ÉTIENNE et Dany LAFERRIÈRE. Si VIEUX-CHAUVET et ÉTIENNE relatent dans leurs romans le choix de vivre dans le pays d'accueil, décision qui devient très souvent un enrichissement et une source de joie, LAFERRIÈRE, qui refuse les termes "postcolonial" et "francophone", cherche une troisième voie à sa situation d'entre-deux: il "se partage entre Montréal, ville où il travaille, Miami, ville où habite sa famille, Haïti, pays vécu et revécu grâce aux souvenirs, ainsi que les différents lieux où le conduit ses voyages" (p. 55). L'écriture, d'après PANAITÉ, brise donc les frontières géographiques et temporelles.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage, "Seuils du sujet" (pp. 77-134), se focalise sur un aspect dominant des écritures de l'extrême contemporain: la dimension subjective. Dans un premier temps, l'auteure analyse l'écriture mémorielle de Jean ROUAUD et Bou-bacar Boris DIOP (pp. 83-98): pour le premier, elle met en évidence l'oscillation, dans ses œuvres, entre le "je" et le "nous" et l'importance de la mort du père, événement qui est évoqué dans le roman *Les Champs d'honneur* et qui "rend possible [...] voire nécessaire, l'écriture mémorielle, autorisant l'œuvre du fils" (p. 98); pour le deuxième, il est question du roman *Murambi, le livre des ossements*, où la mort du fils, cette fois, cause une tragédie de la filiation et de l'héritage. Le chapitre continue son étude avec une réflexion sur l'allobiographie dans le roman *Desirada*, de l'écrivaine antillaise Maryse CONDÉ, qui explore la "disparition ou absence du sujet à soi-même suivie du retour d'une voix sans attache, la voix de l'impossible témoignage" (p. 99). La deuxième partie du chapitre se consacre à l'écriture anti-atavique de Nina BOURAOUI et d'Annie ERNAUX (pp. 102-119). Fracture du lien du sujet avec sa famille et écriture objective à l'écart du souvenir sont les caractéristiques respectivement attribuées à ces deux écrivaines. Enfin, l'auteure s'interroge sur la relation entre le sujet écrivain et la communauté à travers une étude de *Vies Minuscules* de Pierre MICHON et de plusieurs œuvres de Patrick CHAMOISEAU (pp. 119-134). À l'écriture fragmentaire et à la mémoire subjective de MICHON s'oppose le rapport de CHAMOISEAU avec son précurseur, SAINT-JOHN PERSE, et l'exigence de transmettre aux lecteurs contemporains les valeurs d'une communauté créole, dont SAINT-JOHN PERSE est le représentant.



La catégorie du temps est un aspect que PANAÏTÉ étudie dans le troisième chapitre de son ouvrage, “Contours du temps, figures du monde” (pp. 135-206). D’après l’auteure, les écrivains français contemporains recherchent “une actualisation physique, sensible du passé” (p. 135), un passé qui se présente sous des formes différentes: la préhistoire chez Éric CHEVILLARD, l’histoire chez Patrick CHAMOISEAU et Pierre BERGOUNIOUX et le contemporain chez Fatou DIOME et Jean ÉCHENOZ. PANAÏTÉ montre comment le temps préhistorique pour CHEVILLARD dans son roman, *Préhistoire*, peut être conçu comme un retour à la pureté, où l’écrivain retrouve ses repères, dans un temps au-delà de l’histoire, un temps qui met en question la diégèse du récit. Cette façon d’écrire de CHEVILLARD est associée à l’écriture minimaliste de MICHON: tous les deux visent à “abolir le récit [...] dans la diégèse, par la mise en suspens de l’histoire plutôt que par une résolution dramatique” (p. 155). En ce qui concerne le retour à l’histoire de CHAMOISEAU et BERGOUNIOUX, les deux écrivains parlent d’un passé qui ne reviendra jamais et qui est bien exploré car “il revient à l’écrivain de fouiller la mémoire historique, d’aller au-delà de ses ratures afin de retrouver, à partir des traces repérées dans le réel, le passé enfoui d’une communauté éclatée” (p. 156). Si dans le retour à la préhistoire et à l’histoire de CHAMOISEAU et de BERGOUNIOUX, l’auteure imagine le temps comme blessure, pour les écrivains Fatou DIOME et Jean ÉCHENOZ il s’agit d’un temps qui ouvre une quête psychologique et sociale. Le temps contemporain devient, ainsi, le moyen d’exploration de la vie nomade et en exil pour DIOME, enquête ethnographique pour ÉCHENOZ. L’œuvre de DIOME est analysée en la comparant à celle des écrivains Alain MABANCKOU et Daniel BIYAOUA: “à la différence de la vision vertigineuse proposée par ses deux confrères, Biyaoula et Mabanckou, chez qui l’éternel errant se confronte à un chaos-monde hétérotopique, concentrationnaire et répressif, Fatou Diome imagine des parcours transfrontaliers habitables, créatifs” (p. 188). L’œuvre de Jean ÉCHENOZ, de son côté, est examinée pour sa pluralité de lecture et pour son investigation d’une France oubliée ou ignorée, méthode que PANAÏTÉ oppose à celle de DIOME, qui procède “à un déplacement capital de ses frontières” (p. 205).

Le dernier chapitre, “Au-delà des mots” (pp. 207-288) est consacré à la question de la langue “comme un espace où le déracinement, l’entre-deux culturel et l’incertitude identitaire connaissent un renversement significatif” (p. 208). PANAÏTÉ se focalise, d’abord, sur l’usage de la langue et des emprunts intertextuels dans *Verre Cassé* de MABANCKOU et dans *Du hérisson* d’Éric CHEVILLARD. L’“éclectisme stylistique” (p. 238) de MABANCKOU devient un exemple du mélange linguistique qu’utilisent beaucoup d’écrivains d’origine africaine. Cette fusion des langues est également présente dans le roman d’Ananda DEVI, *Ève de ses décombres*, et dans

L'Espérance-macadam de l'écrivaine antillaise Gisèle PINEAU. Une dernière approche à l'égard de la langue concerne l'usage des noms chez Linda LÊ et Antoine VALODINE. Dans les textes de ce dernier, PANAITÉ relève beaucoup de noms qui viennent de contextes différents, noms qui "peuvent évoquer des connotations géographiques et culturelles qui brisent l'enfermement de la fiction en y introduisant l'étrange, l'ailleurs, la différence" (p. 286).

Dans sa "Conclusion" (pp. 289-293) l'auteure brosse un panorama général de son étude, en parcourant les points abordés dans ses quatre chapitres. Bien que les thèses soutenues dans cette partie soient cohérentes avec ce que l'auteure a exposé dans son œuvre, elles semblent assez limitées. Dans son ensemble, en effet, cette étude, qui a le mérite de fournir des descriptions précises des ouvrages narratifs analysés et de mettre en place des sujets actuels, se circonscrit, pourtant, à peu d'écrivains et en oublie bien d'autres, comme le signale aussi Jean-Marc MOURA dans le dossier d'*Acta Fabula* de janvier 2013: "Les analyses, judicieuses et suggestives, d'O. Panaité s'effectuent à partir d'un corpus restreint d'œuvres (une vingtaine) dont on pourra toujours contester la représentativité (signalons une erreur factuelle: Paul Smaïl n'est pas un auteur *beur* mais le pseudonyme de Jack-Alain Léger). On peut par exemple douter que Fatou Diome, Alain Mabanckou et Boubacar Boris Diop suffisent à représenter les écritures africaines d'expression française, mais le discours sur 'l'extrême contemporain' est délicat. Il conviendrait par ailleurs de faire une assez large place aux auteurs 'allophones' d'expression française (Andréï Makine, François Cheng, Nancy Huston)". En tout cas, l'étude de PANAITÉ reste un exemple à retenir pour la recherche sur l'extrême contemporain et les littératures francophones car, tout en se référant à un corpus restreint, elle peut fournir un bon point de départ.

Letizia MAFALE

Lise GAUVIN, Cécile VAN DEN AVENNE, Véronique CORINUS et Ching SELAO (dir.), *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*, Paris, ENS Éditions, 2013, 290 pp.

Comme le rappelle Lise GAUVIN dans l'introduction à ce volume qui offre un état des lieux des modalités de "reprise d'un texte antérieur selon des configurations inédites dans le patrimoine littéraire francophone" ("Le palimpseste francophone", p. 8), la métaphore du palimpseste rend compte mieux que

d'autres de la mise en scène littéraire des transferts, des translations et du processus de dérivation d'un contexte à un autre, d'une langue à une autre, d'une œuvre à une autre. Comme le rappelle Françoise LIONNET, citée par Lise GAUVIN, l'utilisation de cet outil offre également la "possibilité de réinterpréter les sources elles-mêmes" (*Ibid.*).

On s'adresse donc à "ce vaste ensemble créé par les écritures francophones hors de France" (*Ibid.*) dans un triple objectif: d'abord il s'agit d'éclaircir les concepts disponibles aujourd'hui pour "décrire les pratiques de réécriture" (*Ibid.*); deuxièmement, il faut identifier un certain nombre d'œuvres canoniques recontextualisées (ce qui permet de considérer des transferts linguistiques, culturels, ainsi que la "dialectique du centre et de la périphérie", p. 9); en dernier lieu, tout en accueillant les suggestions de Margaret A. ROSE, on envisage la dimension "métaphictive" (*Ibid.*), c'est-à-dire réflexive, des textes analysés, ainsi que leur mise en réseaux selon la perspective relationnelle évoquée par GLISSANT.

Le volume s'articule donc en trois volets qui découpent toutefois le corpus littéraire francophone en aires géographiques: Europe et Amérique du Nord (pp. 23-116); Caraïbes et Océan Indien (pp. 119-214); Afriques (au pluriel, pp. 217-275). Selon les directeurs, ce choix territorial répondrait au désir de "marquer les spécificités appartenant à l'une ou à l'autre des littératures examinées" (p. 16), car "le concept de littérature-monde [...] s'il a quelque avenir, doit s'appuyer sur le pluriel des expériences singulières" (*Ibid.*).

Tout en suivant la visée traditionnellement informative des comptes rendus de la revue *Ponti/Ponts* nous présentons de manière suivie, mais abrégée, les contributeurs et les auteurs en échos qu'ils ont étudiés.

Tout d'abord, il faut signaler l'accent mis par Paul ARON sur le *pastiche* comme indicateur des échanges littéraires internationaux: sa caractéristique (qui le distingue de la parodie, de la satire ou de la caricature) réside dans sa neutralité; autrement dit, non seulement il se combine avec tous les autres registres (des registres ludiques jusqu'à la falsification et au plagiat), mais il "met toujours en présence un réseau de compétences particulières: compétence analytique et scripturale pour l'auteur du texte pastichant, et compétence interprétative pour le lecteur censé à la fois déchiffrer le palimpseste et apprécier l'exploit du producteur du texte second. Par là même, les différents intervenants de la pratique mimétique font état de leur degré d'adhésion aux valeurs de la vie littéraire" (p. 25) ("Le pastiche et la parodie. Instruments de mesure des échanges littéraires internationaux", pp. 23-41). Tout cela entraîne d'autres questions qui

appellent à la mise en commun de la circulation entre les acteurs, à la différenciation des séquences, à la révélation des tendances de fond. Ce qui donne lieu à une étude de cas fort intéressante sur les enjeux des transferts mimétiques de l'œuvre de Maurice MAETERLINCK dans les francophonies du Nord (Suisse, Belgique, Québec et Canada français).

Toujours pour ce qui est des francophonies du Nord, notamment du Québec, Mélikah ABDELMOUMEN se demande si, dans un cadre de pastiche et de mise en abyme des auteurs canoniques de la littérature québécoise (Hubert AQUIN, Réjean DUCHARME) et française (Hervé GUIBERT), la récupération de l'autofiction, par exemple dans le second roman de Nelly ARCAN, n'est pas le signe "à la fois douloureux[x], acerbe et sans complaisance [de] la lecture et la réception contemporaines de l'œuvre littéraire, dans une société du spectacle [...] incapable [...] de résister à la tentation référentielle, à la recherche effrénée du témoignage" (p. 74) ("L'autofiction québécoise. Pastiche et mise en abyme chez Catherine Mavrikakis et Nelly Arcan", pp. 65-75).

Réjean BEAUDOIN réfléchit sur les transferts des courants littéraires, notamment "Le naturalisme de deux romanciers canadiens-français: Laberge et Ringuet", pp. 43-52), pour montrer que ce sont paradoxalement les lecteurs de ZOLA et MAUPASSANT à avoir "porté le coup contre l'école du terroir" (p. 52).

Gilles DUPUIS étudie l'"originarité" (p. 54) des sources dans un roman d'Anne HÉBERT ("Généalogies des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert", pp. 53-64), ce qui le conduit à explorer le modèle biblique, la matrice faulknérienne, l'imaginaire cinématographique, le palimpseste dramaturgique et poétique de SHAKESPEARE, SOPHOCLE, ANOUILH et BAUDELAIRE, ainsi que l'autopastiche.

La contribution de Dominique D. FISHER prend en compte un cas singulier de transposition scénique, voire de recyclage de la dramaturgie d'inspiration orientale de Robert LEPAGE et Antonin ARTAUD, tout en mettant en dialogue plusieurs médias dans un cadre "post-dramatique" (p. 77) ("Défournements, nouvelles 'polyphonies'. Le cas de *Seuls* de Wajdi Mouawad", pp. 77-90).

À France DAIGLE, la romancière acadienne la plus connue après Antonine MAILLET, Raoul BOUDREAU consacre un article qui porte sur la légitimation de certaines littératures francophones "périphériques" (p. 91) à l'aune de l'adoption ou de l'abandon de "certains modèles extérieurs" (*Ibid.*) ("Une réécriture ambiguë en littérature acadienne. Marguerite Duras et France Daigle", pp. 91-104).

Lucie HOTTE montre comment l'imaginaire états-unien, et non pas les structures narratives des textes de référence, est présent dans les fictions d'Amérique de Jacques POULIN, tandis que

chez Daniel POLIQUIN la “transfictionnalisation” (p. 115) joue un rôle ludique qui marque une connivence aux lecteurs informés sur les œuvres canadiennes-anglaises (“Transtextualité anglo-américaine. *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin et *L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin”, pp. 105-116).

La section des Caraïbes et Océan Indien s’ouvre par un texte de Françoise LIONNET qui réfléchit sur la notion de littérature-monde (“Littérature-monde, francophonie et ironie: modèles de violence et violence des modèles”, pp. 119-138). Après avoir taxé de “peu judicieux” (p. 119) le manifeste dit des 44 paru dans *Le Monde* du 16 mars 2007 pour avoir négligé la richesse, la diffusion de la langue française dans le monde, surtout sa “diversité philologique” (p. 120) qui entraîne “l’imbrication des codes et des pratiques rhétoriques” (p. 121), elle propose, avec Shu-mei SHIH, le concept de “transnationalisme *mineur*” ou de ‘transcolonialisme’ pour désigner le rapport dynamique entre les langues et les cultures mobiles qui s’interpellent dans les marges des anciens empires et de leur postcolonie. C’est grâce à ce rapport latéral – continue-t-elle – plus ou moins direct et explicite entre multiples périphéries (c’est-à-dire sans passage toujours obligé par une métropole), que des formes de transversalité planétaires émergent” (p. 120). Françoise LIONNET souligne que l’hétéroglossie constitutive des textes francophones est déjà présente chez certains écrivains voyageurs du XVII^e et XVIII^e siècles, tels que Bernardin DE SAINT PIERRE, dont elle étudie *Paul et Virginie* en tant qu’exemplaire d’un certain regard porté par l’histoire littéraire sur ce texte fondateur de l’imaginaire insulaire. Dans un deuxième temps elle montre comment l’écriture mauricienne, notamment le roman *Le Sari vert* d’Ananda DEVI – d’ailleurs signataire du manifeste des 44 – essaie de “déconstruire la notion même de modèle pour libérer la langue [...] des prescriptions critiques véhiculées implicitement par le manifeste de 2007” (p. 122).

Les fables, leur imitation et leur vocation à être un “genre glocal” (p. 150) offrent à Michel BENIAMINO l’occasion pour réfléchir sur les conditions d’existence et de coexistence des modèles du canon mondial (des *Mille et Une Nuits* aux *Fables* de LA FONTAINE) dans l’espace créole au milieu du XIX^e siècle (“Réflexions sur l’imitation. L’exemple des fables créoles”, pp. 139-153). Carla FRATTA s’occupe de contes, notamment de *Yani-des-Eaux* du guyanais DAMAS comme exemple de “contre-discours” (p. 163) ou bien de “parostiche” de PERRAULT (terme proposé par Jacques ESPAGNON, p. 155) (“Charles Perrault et Léon-Gontran Damas. Une relation parodique”, pp. 155-163). Peu étudiée, la nouvelle régionaliste antillaise mérite l’attention de Véronique CORINUS, qui, par contre, illustre la valorisation du canon occidental chez l’écrivain martiniquais André THOMAREL (“La nouvelle régionaliste créole et l’oscillation des modèles”, pp. 165-174).

Dominique CHANCÉ propose de lire l'œuvre de CHAMOISEAU au prisme de celle de GLISSANT “dans un jeu de deux voix” (p. 176); autrement dit, il fait l'hypothèse qu'ils “se sont eux-mêmes constitués comme modèles pour la littérature antillaise” (“Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau. Construire un paradigme antillais”, pp. 175-188), car “créolité et créolisation sont des pôles en tension, comme la terre et le monde, dans la relation” (p. 187).

Ching SELAO aborde “Le double palimpseste de Maryse Condé. *Moi Tituba sorcière... Noire de Salem*” (pp. 189-202) sous l'angle du marronnage de l'imaginaire pour conclure que l'écriture de ce roman se fait “au second *et* au premier degré, réinventant le personnage de Hawthorne et créant celui de Tituba” (p. 202).

Une fois de plus on retrouve des considérations sur la dimension spéculaire de la littérature caribéenne dans la contribution de Yolaine PARISOT (“Figures d'écrivains caribéens. Autofictions d'auteurs haïtiens”, pp. 203-214), où les textes haïtiens (notamment ceux de Gary VICTOR) sont lus comme exemples de médiation entre une posture globale et ‘archipélique’ (GLISSANT) et une poétique locale, incarnée par le symbole Legba, dieu des carrefours et des barrières.

La section “Afrique” s'ouvre par une relecture de l'œuvre peut-être la plus célèbre du patrimoine algérien de langue française. Dans “Subversion et réécriture du modèle romanesque dans *Ndjema* de Kateb Yacine” (pp. 217-228), Charles BONN montre que KATEB développe dans ce roman de 1956 une esthétique en rupture avec les modèles et les genres canoniques (les contes des *Mille et Une Nuits*, les registres épiques et parodiques, CAMUS, JOYCE, FAULKNER, DOS PASSOS) et que cette même rupture sera “fondatrice, car elle exhibe [...] la nécessité pour la maîtrise culturelle de son espace, de produire soi-même le discours qui fait vivre ce dernier, et particulièrement le récit” (p. 218).

Daniel DELAS et Isaac BAZIÉ reviennent sur deux cas célèbres de plagiat présumé dans le domaine de l'écriture de l'Afrique subsaharienne. Dans “La supercherie du *Regard du roi* de Camara Laye. À quoi sert la critique?” (pp. 229-240), DELAS reprend cette affaire pour illustrer d'abord la situation d'écriture de l'auteur guinéen que DELAS tient, en tout cas, pour “le principal auteur” du roman (p. 235). Ensuite il se penche sur la réception critique du texte, qui est révélatrice de sa “faillibilité” (p. 240). Isaac BAZIÉ, quant à lui, dans “Réécritures, stratégies de lecture et seuil de tolérance dans *Le Devoir de violence*” (pp. 241-253), reprend l'affaire qui a fait couler beaucoup d'encre (il faut rappeler, à ce sujet, au moins un article de Liana NISSIM publié en 1996 qui proposait une nouvelle lecture du roman à la lumière justement d'une reconsidération des accusations de plagiat³) pour souligner que Yambo OUOLOGUEM se situe dans un “espace intermédiaire [...] marqué par le double sceau

³ Liana NISSIM, “Per una nuova lettura di *Le Devoir de violence*”, in “*Il n'est nul si beau passe-temps que se jouer à sa Pensée*” (Charles d'Orléans): *studi di filologia e letteratura francese in onore di Anna Maria Finoli*, Pisa, Edizioni ETS, 1996, pp. 491-513.

des appartenances culturelles et linguistiques diverses” (p. 247) qui aboutit à une “originalité [due] à un horizon qu’il définit sur le plan culturel en sa qualité de texte vecteur d’un imaginaire” (p. 252).

Auguste Léopold MBONDÉ MOUANGUÉ considère “Le griot comme modèle énonciatif dans *Peuls* de Monénembo” (pp. 255-261), tandis que Cécile VAN DE AVENNE, dans “Reprise et détournement d’un stéréotype linguistique: les enjeux coloniaux et post-coloniaux de l’usage du ‘petit nègre’ dans la littérature africaine” (pp. 263-275), étudie la reprise tantôt sur le mode de la parodie, tantôt sur celui du pastiche, du ‘petit nègre’ et du ‘français tirailleurs’ (selon la distinction d’Alessandro COSTANTINI) dans un corpus qui part de *Batouala* pour arriver au film *Le champ de Thiaroye*.

Silvia RIVA

Marc QUAGHEBEUR (dir.), *Les Sagas dans les littératures francophones et lusophones au XX^e siècle*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang (“Documents pour l’Histoire des Francophonies”, n. 36), 2013, 382 pp.

Ce volume, réalisé par les Archives et Musée de la Littérature (AML) et l’Association européenne des études francophones (AEEF), regroupe plusieurs contributions portant sur “le devenir littéraire contemporain d’une forme esthétique ancienne, la Saga” (p. 11), dans les littératures francophones et lusophones du XX^e siècle. La conjonction de ces deux espaces littéraires “ouvre ainsi cette recherche à la double dimension comparative de l’intra et de l’interlinguistique” (*Ibid.*). Nous signalons ici les articles du domaine francophone, les plus nombreux à l’intérieur du livre.

L’“Avant-propos” de Marc QUAGHEBEUR (pp. 11-12) et la “Préface” (pp. 13-18) de Samia KASSAB-CHARFI, où ils présentent le volume et les articles qui le composent, sont suivis d’une partie introductive intitulée “Il était une fois la saga, les médias et nous” (pp. 21-46) rédigée par André HUET, producteur honoraire d’émissions à la Radio-télévision belge de la Communauté française. Il souligne tout d’abord l’usage de plus en plus répandu du mot *saga* dans plusieurs domaines, d’où la nécessité de faire le point en partant d’internet, cet “outil moderne de communication, de connaissance et parfois d’apprentissage contemporain” (p. 21). Il revient ensuite sur le sens du terme, dont il relève un certain pouvoir de fascination qui expliquerait son succès dans les médias. Il s’arrête en particulier

sur le cas de la télévision, “à la rencontre de ce qui se dit au sujet des histoires qu’on ‘raconte à la télé’ et qu’on nous présente comme des sagas” (p. 26), avec nombre d’exemples tirés du panorama européen et américain. Dans ces contextes, la télévision s’affirme en tant que lieu privilégié des séries sagas, même si leur succès n’est pas toujours garanti. Lors d’un échec, la série peut toutefois être sauvée par l’adaptation des feuilletons télévisés dans les librairies, car “quel que soit son impact à l’antenne, une série peut toujours faire un succès en librairie” (p. 41). Le *storytelling* est le dernier exemple pris en considération par l’auteur, en ce qui concerne notamment le *storytelling management*, dans le but de montrer que les grands récits sortent de plus en plus des domaines auxquelles on les associe habituellement pour acquérir des connotations toujours plus innovantes et parfois douteuses. Face à cette situation, André HUET rappelle l’importance de préserver notre esprit critique et d’inventer “l’instrument, le moyen qui permettra de dénoncer la médiocrité des futures pseudos sagas qui ne manqueront pas de nous être imposées ou vendues comme d’incontournables innovations” (p. 46).

Le premier volet du livre, “Des identités en jeu” (pp. 47-212), est organisé en deux sous-parties: “Tombeaux de famille et passages de témoin” (pp. 49-134) et “L’identité diasporique” (pp. 135-212). Léon-François HOFFMANN ouvre la première sous-partie avec un article consacré au roman haïtien d’Émile OLLIVIER, *Mère-Solitude*, publié à Paris en 1983 (“Mère-Solitude d’Émile Ollivier. Saga et ‘audience’, pp. 49-57). Il cherche à “déterminer si le terme ‘saga’, qui identifie un genre littéraire islandais des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, et que l’on a commencé à appliquer à partir du XIX^e siècle à certaines œuvres de fiction européennes en prose, peut s’adapter aussi bien à des œuvres composées en français mais hors d’Europe” (p. 49). Après avoir présenté l’intrigue du roman, il identifie certaines caractéristiques stylistiques qui rapprochent *Mère-Solitude* de la saga et il introduit en particulier la notion d’*audience*, typiquement haïtienne, qui confère au roman une dimension orale. Avec la contribution de Catherine PONT-HUMBERT (“À propos de Michel Tremblay”, pp. 59-69), il est question d’une œuvre québécoise qui “semble incarner à la perfection la définition de la saga” (p. 60): les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, une série de six romans écrits par Michel TREMBLAY à partir de 1970 et qui portent sur les vicissitudes d’une famille défavorisée de Montréal. Par l’analyse des éléments qui font de cette série une véritable saga, le critique souligne la résonance entre les caractéristiques de ce roman familial et celle de la saga selon sa définition classique, même si la dimension historique est absente chez TREMBLAY (en tant que saga québécoise, son œuvre “prend en compte l’histoire ‘à la québécoise’, c’est-à-dire dans un rapport au temps qui a toujours inscrit le Québec aux marges de l’Histoire”, p. 68). Dans l’article successif (“De la saga à

l'écriture du mythe personnel. Vers une relecture du *Régiment noir* d'Henry Bauchau", pp. 71-81), Élise MACHOT se consacre au deuxième roman de l'écrivain belge, publié chez Gallimard en 1972. Elle étudie les correspondances entre ce "récit autofictionnel aux jeux narratifs complexes" (p. 72) et le genre de la saga, pour parvenir à illustrer une appropriation du genre de la part de l'auteur: à partir de la saga, BAUCHAU a créé "son propre univers référentiel. [...] Son esthétique du détour lui permet de s'approprier et de dépasser le genre de la saga. Par la réactualisation et la création de mythes, l'écrivain parvient à une forme originale qui est reprise et préfiguration de l'œuvre future" (p. 81). La contribution qui suit concerne toujours la Belgique: dans "Le cycle du *Prince d'Olzheim* de Pierre Nothomb" (pp. 83-107), Marc QUAGHEBEUR analyse les cinq volumes composant le cycle mythique de l'écrivain belge, publié à partir de 1944. Dans l'évolution de la série, "la dimension mythique, voire quasiment apocalyptique, l'emportera progressivement [...] sur la part de restitution du réel, qui n'en est pas absente pour autant" (p. 86). Par cette mythification, NOTHOMB atteint aux éléments caractérisant la saga, en inscrivant la famille et l'Histoire dans une double Transcendance qui "porte et emporte le cycle" (p. 105). À partir de son étude, le critique parvient ainsi à démontrer qu'il y a des sagas en Belgique, loin de toute hypothèse contraire (telle que celle implicitement formulée par Yves BRIDEL). Avec Michel OTTEN on reste dans le contexte belge: dans "*Meurtres* de Charles Plisnier, saga et roman familial" (pp. 109-115), il se propose de "montrer que *Meurtres*, le plus riche des romans de Plisnier, constitue une sorte de saga" (p. 109). Il s'agit d'un ensemble de cinq volumes publiés entre 1919 et 1941, dont OTTEN met en évidence l'opposition entre la double saga de son héros et le roman familial auquel celui-ci appartient sans s'y sentir solidaire. Yves CHEMLA, dans "*Origines* d'Amin Maalouf, une affaire de famille" (pp. 117-126), nous plonge dans le contexte du Moyen-Orient. Par l'analyse du récit de MAALOUF, paru en 2004, le critique explique en quoi ce texte se rapprocherait de la saga. L'auteur libanais y imprime "les deux faces de la saga: les faits et gestes qui fondent la lignée et l'inscription du descendant qu'il est (enfin) devenu, et celui qui valide la véridiction de ce qu'il nomme, comme de ce qui ne peut l'être, tout en continuant à assurer l'énigme" (p. 126).

La deuxième sous-partie du premier volet est consacrée à l'identité diasporique. Joseph BRAMI se penche sur l'écrivain suisse juif Albert COHEN ("Si c'est une saga... L'œuvre romanesque d'Albert Cohen", pp. 137-186), dont l'œuvre est souvent identifiée avec le genre de la saga. Après avoir rappelé le succès de cette identification chez plusieurs critiques littéraires, il prend notamment en compte *Solal*, saga juive publiée en 1930, mais aussi *Belle du seigneur* et *Les Valeureux*, parus en 1968 et en 1969. Dans le but de



créer une œuvre juive à l'intérieur du corpus littéraire français, l'écrivain situe son écriture à la fois "du point de vue juif et du point de vue de l'histoire de la littérature française où Cohen a voulu l'inscrire" (p. 185). La saga répond pour COHEN à la fonction de la littérature – conclut BRAMI: "dans l'Histoire, écrire le mythe" (p. 186). Bernadette DESORBAY poursuit le discours sur la saga juive, en introduisant d'autres écrivains: dans "De Cohen, Schwartz-Bart, Lewinsky et Robin aux *Graffitis de Chambord* d'Elkaim. Ressassement ou fantômes d'une saga juive de la troisième génération" (pp. 187-206), elle étudie "la particularité du récit trigénérationnel dans le contexte de la tragédie juive" (p. 187). Elle le fait en particulier à travers l'analyse du premier roman d'Olivia ELKAIM, *Les graffitis de Chambord* (2008), après avoir passé en revue les sagas juives précédentes: du roman-fleuve d'Albert COHEN, d'André SCHWARTZ-BART et de Charles LEWINSKY (ce dernier a écrit une saga en allemand) à la saga minimale de Régine ROBIN et d'Olivia ELKAIM. Le critique trace ainsi le parcours de la saga juive tout au long du XX^e siècle et au début du XXI^e. La contribution de Michel VOITURIER, "*Le livre des Rabinovitch*, une saga chorale" (pp. 207-212), porte sur ce roman publié en 1998 par l'écrivain et cinéaste belge Philippe BLASBAND. Le critique présente la structure du texte, composé des portraits de treize personnages d'une même famille, les Rabinovitch, entre 1920 et 1980. Il souligne la complexité de ces portraits qui témoignent, d'après lui, d'une "triple recherche d'identité: celle de soi, celle de son rapport à la judaïté, celle de son appartenance à la famille" (p. 212).

Le deuxième volet, "Recouvrement d'une parole mythique" (pp. 213-303), comprend une première partie intitulée "Tension vers l'origine" (pp. 213-252). Ici on trouve l'article de Maurice AMURI MPALA-LUTEBELE, "*Tu le leur diras* de Clémentine M. Faïk-Nzuji. Une saga littéraire de devoir de mémoire en Afrique subsaharienne" (pp. 215-239). Le critique présente le roman de Clémentine M. FAÏK-NZUJI en tant que saga familiale (l'histoire de quatre générations) qui rend également compte de l'histoire coloniale belge et de celle de la République démocratique du Congo. La dimension historique ne se superpose pourtant pas au contenu symbolique, ce qui fait que l'écrivaine n'hésite pas "à 'orchestrer' de multiples dimensions de processus de symbolisation pour produire une esthétique" (p. 239). La contribution successive porte sur KATEB Yacine: dans "Une saga en forme de polygone. L'odyssée de Kateb Yacine" (pp. 241-252), Chloé MONEY considère toute l'œuvre francophone de l'écrivain algérien comme une saga, "où la continuité du récit qui fonde cette forme évolue en fonction de la continuité hors-texte, des événements contemporains à son auteur" (p. 241). Elle analyse la production littéraire de KATEB en langue française, des premiers poèmes jusqu'au *Polygone étoilé*, en passant



par l'incontournable *Nedjma*, comme s'il s'agissait d'une saga: les épisodes de cette saga, "tout en mettant en évidence la succession de violences qui alimentent la guerre d'Algérie, témoignent d'une volonté de cimenter son histoire par une autre constance: non plus celle de la violence, mais celle du désir de liberté" (p. 249).

À l'intérieur de la deuxième partie, "Aux dieux mânes" (pp. 253-303), nous signalons tout d'abord l'article de Peter KLAUS consacré à la littérature québécoise: dans "L'Indien oublié. *La saga des Béothuks* de Bernard Assiniwi, écrivain cri du Québec" (pp. 269-283). Le critique rappelle le succès connu par la saga au Québec, tout en soulignant un certain manque de reconnaissance face à la production littéraire amérindienne de langue française. Cette littérature existe et elle a trouvé dans Bernard ASSINIWI l'un de ses représentants les plus importants, à tel point qu'il a gagné le prix France-Québec pour *La saga des Béothuks* (1996), "premier roman écrit par un autochtone qui relate l'histoire millénaire d'un peuple d'autochtones du Canada, peuple disparu depuis le début du XIX^e siècle" (p. 283). Avec l'article de Silvia RIVA, "Sagas et transmission identitaire. Hexagrammes peuls chez Amadou Hampâté Bâ et Tierno Monémbo" (pp. 285-303), nous nous déplaçons en Afrique subsaharienne: après une introduction critique où elle pose la question de la saga par rapport à la dichotomie filiation/affiliation, Silvia RIVA se propose d'étudier "quelques œuvres de deux auteurs qui se sont signalés, dans le panorama narratif de l'Afrique subsaharienne francophone, par la restitution de fresques historiques et familiales" (p. 287). Il s'agit du malien HAMPÂTÉ BÂ et du guinéen MONÉNEMBO, dont elle met en comparaison surtout les *Mémoires* du premier et le roman *Peuls* du deuxième, en suivant le sujet du questionnement sur l'identité peule chez les deux écrivains. Par son analyse, elle suggère de "voir dans la prolifération des récits issus de troncs communs [...] la véritable dynamique de la saga contemporaine, non seulement dans cette partie de l'Afrique" (p. 302), une saga qui nous raconte "la dissémination nomade de la parole – et toute parole, avant de pouvoir se disséminer sur terre, doit d'abord s'enraciner quelque part" (p. 303).

Le troisième et dernier volet, "Leurres et dérivations du genre" (pp. 305-351), s'ouvre par une partie intitulée "(Fausses) apparences de sagas" (pp. 305-334). Dans l'article d'Yves BRIDEL, "Quelles sagas en Suisse romande?" (pp. 307-311), le critique retient quelques ouvrages d'auteurs de la Suisse romande qui semblent s'inscrire dans le genre de la saga: les quatre romans de Monique SAINT-HÉLIER, publiés entre 1934 et 1955, et certains romans d'Anne CUNÉO. Il remarque pourtant qu'il ne s'agit pas de véritables sagas et il propose quelques pistes de réflexion expliquant ce manque de saga en Suisse romande. De la Suisse au Congo, Jean-Claude KANGOMBA s'interroge sur la première saga congolaise ("*Deux vies, un temps nouveau* de

Ngombo Mbala, première saga congolaise?” pp. 313-325). Le critique rapproche le récit de Ngombo MBALA, édité en 1973, des caractéristiques de la saga, pour comprendre jusqu’à quel point *Deux vies, un temps nouveau* respecte les éléments structurels du genre.

La deuxième partie, “Détournements et négations” (pp. 335-351) se compose de deux articles: tous les deux abordent le même thème, celui du détournement du genre de la saga. Dans le premier (“Pierre Mertens et le détournement de la saga”, pp. 337-346), Marie-France RENARD tient à souligner les raisons pour lesquelles la Trilogie de l’écrivain belge (écrite entre 1969 et 1971) ne serait pas une saga, alors que Nabile FARÈS travaille sur les notions d’épopée négative et d’épopée positive, dont le carrefour indiquerait “le sens d’une transformation actuelle du personnage du griot en écrivain” (p. 349, dans “Écrivain ou griot, à propos d’un genre nouveau. L’épopée négative”, pp. 347-351).

Dans la “Conclusion” de Christophe MEURÉE, intitulée “Propositions pour une esthétique ‘sagaesque’” (pp. 355-375), il constate que “c’est vers la saga que tendent les productions contemporaines en langue française” (p. 374), ce qui fait qu’on pourrait désormais dégager une esthétique propre à ce genre renouvelé et si répandu dans les contextes francophones.

Elisabetta BEVILACQUA

Samir MARZOUKI (dir.), *Littérature et jeu*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang (“Documents pour l’Histoire des Francophonies”, n. 28), 2013, 235 pp.

Ce volume résulte d’un colloque organisé en 2005 à Tunis par l’Unité de recherche dirigée par Samir MARZOUKI. Le sujet abordé concerne les interactions entre jeu et littérature, en impliquant aussi bien la littérature française que la francophone (avec un article consacré en outre à CERVANTÈS et à E.T.A. HOFFMANN). Pour ce qui est de la deuxième, nous signalons trois contributions qui font partie du deuxième volet du livre, “Le Mouvement des langues dans le texte” (pp. 65-111). Dans l’“Avant-propos” (pp. 9-11) qui ouvre la publication, MARZOUKI tient à souligner que “le jeu apparaît [...] comme une notion fondamentale en littérature, une notion transgénérique, transhistorique, universelle, c’est-à-dire non liée à une époque ou à une civilisation, qui habite les œuvres mineures comme les œuvres majeures” (p. 10). Cela explique la variété et l’hétérogénéité des apports, avec des corpus très différents qui vont du Moyen Âge à la contemporanéité, de la France aux Antilles⁴.

⁴ Les auteurs français présentés dans le volume sont, dans l’ordre, Jacques PRÉVERT, Gabriel de GUILLERAGUES, Georges PEREC, Lorand GASPARD, Eugène GUILLEVIC, Raymond QUENEAU, Tristan CORBIÈRE, François VILLON, Victor HUGO, Paul CLAUDEL, MOLIÈRE et Jean RICHPIN, Philippe JACOTTET.

Le premier article portant sur la littérature francophone, rédigé par Afifa MARZOUKI, s'intitule "Diglossie poétique et jeux sur les interférences linguistiques et culturelles dans *Nos ancêtres les bédouins* de Salah Garmadi" (pp. 67-79). Le critique analyse les jeux sur l'écriture dans l'œuvre du poète tunisien bilingue Salah GARMADI, en ce qui concerne en particulier la diglossie qui caractérise le recueil cité dans le titre de la contribution (publié en 1975). À partir de ce "va-et-vient permanent de l'arabe vers le français et du français vers l'arabe, de l'Orient vers l'Occident et de l'Occident vers l'Orient" (p. 67), elle montre, par nombre d'exemples tirés du texte, comment la poésie de l'auteur tunisien "se construit et s'affirme à partir du jeu réitéré et polymorphe d'une écriture à la croisée de deux langues et de deux cultures et qui, dans ses dérèglements et ses déraillements, se taille une originalité et une authenticité certaines" (*Ibid.*).

Dans le deuxième article, "Du jeu dans le texte d'Albert Memmi. Nouvelles pistes de lecture" (pp. 81-86), Lia Nicole BROZGAL propose une réflexion autour de l'évolution de l'écriture de MEMMI et du passage du sérieux au ludique dans l'œuvre de l'auteur tunisien. Elle prend en examen *Le Scorpion ou La confession imaginaire* (1969), le roman qui marquerait ce tournant, en interrogeant également une œuvre précédente, *La Statue de sel* (1953), afin de comprendre si la composante du jeu y était déjà présente. Après ses analyses, le critique parvient ainsi à suggérer que "les ouvrages de Memmi abordés dans leur ensemble permettent d'entr'apercevoir le travail d'un auteur-joueur qui n'est pas forcément conscient de son activité [...], mais qui emploie à son insu des stratagèmes de jeu afin de relancer constamment la partie entre lui-même et son partenaire, le lecteur" (p. 85).

Le troisième article, "Mouvoir et altérer. Le *bougement* de la langue dans l'écriture antillaise" (pp. 99-111) de Samia KASSAB-CHARFI, concerne les dérèglements linguistiques du français chez les écrivains antillais francophones, notamment chez le martiniquais Patrick CHAMOISEAU. Par une "approche critique et méthodologique de type sémiostylistique" (p. 100), l'auteur de la contribution a recours à la notion de *bougement*, mise en rapport avec la pensée glissantienne du tremblement, afin d'expliquer les dynamiques du français dans plusieurs textes de CHAMOISEAU (*Écrire en pays dominé*, *Chemin d'école*, *À bout d'enfance*, *Biblique des derniers gestes*). Elle en conclut que "ces manipulations de la langue, [...] ces jeux où l'écriture dévient le lieu de la performance du bateleur-créateur [...] permettent d'affirmer qu'une langue est vivante, non pas vivante au départ, mais à l'arrivée, au fur et à mesure [...]" (p. 110) et qu'aujourd'hui "les meilleurs ateliers de renouvellement et de revivification de la langue française ont tendance à siéger au cœur de ces littératures périphériques" (*Ibid.*).

Elisabetta BEVILACQUA



Marie-Christine JULLION, Clara BULFONI, Virginia SICA, *Al di là del cliché. Rappresentazioni multiculturali e transgeografiche del femminile*, Milano, Franco Angeli (“Il punto”), 2012, 247 pp.

Ce volume s’inspire du colloque international organisé par le Département de Langues et Cultures Étrangères de l’Université de Milan en 2010 autour du thème “Al di là del cliché. Rappresentazioni altre del femminile”. L’idée du colloque était née lors d’une conférence donnée en 2009 au sein du même Département par la journaliste et poète libanaise Joumana HADDAD, qui écrit aussi en français. Fondatrice de la première revue arabe sur le corps, *Jasad*⁵, Joumana HADDAD est très appréciée non seulement pour sa production littéraire, qui se fait en plusieurs langues, mais aussi pour son combat en faveur des droits des femmes. Elle a participé au colloque d’où naît ce volume, avec la présentation de l’un de ces derniers livres, *J’ai tué Schéhérazade. Confessions d’une femme arabe en colère* (Paris, Sindbad, 2010), traduit de l’anglais, qui a contribué à faire d’elle une défenseure de la liberté des femmes, notamment dans le monde arabe. C’est dans ce sillage que s’inscrit le colloque de 2010, organisé dans le but de “confrontarsi con alcuni stereotipi associati alla donna nelle diverse realtà con l’auspicio anche di poter contribuire alla loro disgregazione” (p. 13), comme le remarque Marie-Christine JULLION dans l’“Introduction” (pp. 13-14). Plusieurs professeurs, italiens et étrangers, se sont donc penchés sur le sujet de la représentation du féminin dans la contemporanéité, sans pourtant négliger les aspects historiques et diachroniques. Les contributions ici recueillies concernent nombre de contextes spécifiques, du Maghreb au Japon, de la France à la Chine et à l’Inde. Elles sont regroupées en quatre grandes parties thématiques, où les différents domaines linguistiques et culturels de référence sont mélangés: après la “Préface. Pour que la femme ne soit plus victime des préjugés” (pp. 9-11) et l’“Introduction. Al di là degli stereotipi nel mondo femminile” (pp. 13-14), rédigées par Marie-Christine JULLION, s’ouvrent les volets “Donne e narrativa” (pp. 15-80), “Donne di libri, pennelli e sipari” (pp. 81-121), “Donne e istituzioni” (pp. 123-171) et “Donne e linguaggio” (pp. 171-241).

Comme les thématiques des contributions portant sur la francophonie sont plutôt maghrébines, nous renvoyons à la section “Maghreb” pour la présentation de ces articles.

Elisabetta BEVILACQUA

⁵ *Jasad*, “a quarterly magazine, unprecedented in the Arabic region and language, specialized in the Body’s arts, sciences and literatures” – comme on peut le lire dans la version anglaise du site internet du périodique, <http://www.jasad-mag.com/en/index.asp>.



Jean BESSIÈRE, Sylvie ANDRÉ (dir.), *Littératures du Pacifique insulaire. Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Océanie, Timor Oriental. Approches historiques, culturelles et comparatives / Literatures of the Pacific Islands. New Caledonia, New Zealand, Oceania, East Timor. Historical, Cultural and Comparative Perspective*, Paris, Champion, 2013, 432 pp.

Tout d'abord un constat heureux: cet aperçu sur la littérature de l'aire pacifique sort en édition bilingue. Les contributeurs s'occupant d'îles francophones et anglophones, on a jugé bon de faire coexister les deux langues d'expression critique dans un même espace sans offrir aucune traduction mutuelle.

Envisagées comme un ensemble homogène à cause des "traits anthropologiques, ethnologiques ante-coloniaux" (p. 9) et des "mouvements d'émancipation" (*Ibid.*) communs qu'elles présentent, les îles du Pacifique (Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Océanie, Timor Oriental) sont étudiées selon une articulation classique: on pose d'abord, en guise d'introduction, des bases historiques pour situer les faits narratifs dans des "Contextes" (p. 11). C'est Sarah MOHAMED-GAILLARD qui dresse la toile de fond dans laquelle inscrire les faits littéraires ("Îles et populations d'Océanie, de l'entrée des Européens dans l'Océan Pacifique à la décolonisation", pp. 13-32). Ensuite, ces 'îles' (le choix onomastique est assez large) sont étudiées selon deux grands ensembles: l'évolution de l'histoire littéraire et celle des genres.

Dans la première partie ("Littérature, évangélisation, colonisation, identités", pp. 33-109) on commence par évoquer l'introduction de la littérature écrite dans un espace à ses débuts oral. On y analyse les processus de textualisation (Emma SINCLAIR-REYNOLDS, "Encounters between Traditions: Transformation of Oral Performance Events into Written Texts in Kanaky / Nouvelle Calédonie", pp. 37-60). Béatrice SUDUL, dans "L'écrit en filigrane, regard sur deux romans polynésiens" (pp. 61-80), remarque l'omniprésence des effets d'écriture et "l'intégration de l'écrit dans le quotidien des personnages" (p. 79) dans les romans *Lettre à Poutaveri* (1995) de Louise PELTZER, et *L'île des rêves écrasés* (1991) de Chantal SPITZ.

Alistar FOX étudie les premiers romans historiques dans l'espace littéraire *maori*. Ils présentent également la caractéristique de parler du passé tribal précolonial ("Exploring the Dynamics of Epochal Change: Shifting Identities in the Historical Novels of Heretaunga Pat Baker – *Behind the tattooed face*, and *The strongest god*", pp. 81-93). Dominique JOUVE s'occupe de "La Littéra-



ture de jeunesse en Nouvelle Calédonie” (pp 95-109), instrument fort utile pour comprendre l’imagier et l’imaginaire *kanak* d’hier et d’aujourd’hui et sa vocation toujours multiculturelle.

La section suivante est consacrée aux notions de “Multiculturalisme/Hybridité” (pp. 111-203). Les textes de Nicolas KURTOVITCH et de Déwé GÖRÖDÉ illustrent, entre autres, selon la lecture de Raylene RAMSEY (“Multiculturalisme, métissage et hybridité dans les productions littéraires de la ‘Kanaky-Nouvelle Calédonie’”, pp. 113-131), leur hétérogénéité temporelle et thématique qui parfois sape “l’autorité et dénonce les ambiguïtés des discours dominants” (p. 130). Beverly J. BUTCHER se penche sur les traditions hawaïennes dans leurs échanges et tensions avec d’autres réalités orientales et à l’intérieur de cadres rituels (“Chinese and Hawaiian Traditions in the Contemporary Hawaiian Catholic Church: The Rites and Hula Controversies”, pp. 133-158), tandis que John O’ CARROLL analyse la diaspora indienne installée sur l’île de Fiji dans l’article “Diasporic Anchorages in Fiji: Subramani, Mohit Prasad, and Sudesh Mishra” (pp. 159-173). À une île qui n’est pas techniquement dans l’Océan Pacifique (“Technically, East Timor is not in the Pacific Ocean”, p. 175) Isabel MOUTINHO consacre des pages qui esquissent l’essor de la littérature (en langue vernaculaire et portugaise) dans cette contrée; elle s’occupe notamment du roman *Colibere* (“A New Dawn at the Edges of the Pacific”, pp. 175-203).

La deuxième articulation de ce volume a comme sujet l’utilisation de la langue française comme moyen d’expression (Titua PORCHER, “Les enjeux de l’emploi du français dans la littérature ‘autochtone’ du Pacifique”, pp. 209-229) et la question de la traduction et des traducteurs des littératures pacifiques (Deborah WALKER-MORRISON, “Mon Whare, ton Faré: Building a Common House Through Translation in Pacific Literatures”, pp. 231-247).

La partie successive de l’ouvrage est consacrée aux genres et, en particulier, la première section prend en compte la fiction narrative: Jean BESSIÈRE met en regard la tradition narrative occidentale et les textes issus de l’aire du Pacifique dans le cadre d’une perspective anthropologique (“Pour une poétique narrative comparée. Le récit du roman contemporain des littératures du Pacifique face à la tradition du récit occidental. Notes sur *Baby No-Eyes* de Patricia Grace et sur *Good Night Friend* de Nicolas Kurtovitch”, pp. 251-269); Stéphanie VIGIER aborde la diversité des formes, des styles, des thématiques et des apports culturels multiples dans l’article “La Question du genre dans le récit océanien contemporain”, pp. 271-285; Jennifer POULIN étudie l’écriture polynésienne dans “*Le Roi absent*, un roman polynésien à la croisée des cultures”, pp. 287-307).



La deuxième section de cette partie est consacrée à l'écriture dramatique. Sonia LACABANNE analyse "Le Théâtre de la diaspora océanienne anglophone" (pp. 311-330), tandis que Peter BROWN illustre la production théâtrale calédonienne ("La Société mise en scène: quelques accords et désaccords dans le théâtre de la Nouvelle-Calédonie", pp. 331-346).

La poésie aussi trouve une place de choix dans cet ouvrage assez exhaustif: Dominique JOUVE part des expressions des coloniaux pour arriver aux réflexions des poètes contemporains, tels que Jean MARIOTTI ou Louise MICHEL ("Les chants de la colère, de l'exil et de l'espoir", pp. 349-369). Sylvie ANDRÉ étudie "L'expression poétique contemporaine en Polynésie française: héritages, réalisations" (pp. 371-396) entre préservation du patrimoine traditionnel et innovation.

Une riche et utile "Bibliographie" raisonnée clôt l'ouvrage (pp. 397-421), ainsi qu'un "Index".

Silvia RIVA

Jean-Christophe DELMEULE (dir.), "Raharimanana: la poétique du vertige", *Interculturel Francophonies*, n. 23, juin-juillet 2013

Cette livraison de la revue *Interculturel Francophonies* est consacrée à l'œuvre de l'écrivain malgache Jean-Luc RAHARIMANANA. Dans l'"Introduction" (pp. 9-15), Jean-Christophe DELMEULE présente les contributions qui composent le volume, organisé en cinq parties, et qui interrogent la production de l'auteur sous ses différents aspects.

Le premier volet, "Cette origine réinventée..." (pp. 17-76), s'ouvre par l'apport de Frédéric MAMBENGA, "Jean-Luc Raharimanana et la quête spirituelle à travers la métaphore sorabique dans *L'Arbre anthropophage*" (pp. 19-33). Il y analyse la trajectoire romanesque du texte cité dans le titre, qui date de 2004, dans lequel l'écrivain "se situe au cœur de l'une des problématiques sociales majeures des littératures africaines: comment l'imaginaire littéraire se nourrit des formes symboliques de l'univers traditionnel africain afin d'explorer la dégradation de l'harmonie sociale dans un présent maudit" (p. 19). Tout au long de son analyse, il aborde notamment l'idée de spiritualité en la situant par rapport à la démarche de RAHARIMANANA et au roman *L'Arbre anthropophage*. Dans ce dernier, cette notion "repose sur un processus de ressourcement mémoriel



s'appuyant sur un socle archétypal culturel ancestral, les sorabes, qui pousse le 'je' auctorial à la critique d'une sacralité dépouillée de son sens historique et symbolique" (p. 31) et elle ouvre également "à l'expression de la liberté contre un ordre sociopolitique autoritaire" (p. 32). Magali Nirina MARSON aborde le sujet du genre littéraire chez l'auteur malgache: dans "Raharimanana, *Sorabe* et *Tantaran'ny Andriana*: les littératures malgaches, laboratoire et paradigme du 'bricolage' générique et de la 're-création' littéraire" (pp. 35-61), elle montre comment l'écrivain dialogue avec les genres et les structures, en ayant recours "aux traces de passé malgache, afin de figurer une mémoire insulaire lacunaire, blessée" (p. 35). Les genres traditionnels malgaches, tels que *Sorabe* et *Tantaran'ny Andriana*, que RAHARIMANANA intègre dans ses récits, donnent lieu à une écriture mélangée et à des réinventions de genre. Cela permet au critique de situer l'œuvre de l'auteur dans une nouvelle perspective, selon laquelle "nous sommes conviés loin des catégories apposées par l'Histoire et l'Histoire littéraire, à appréhender et à redéfinir le genre à travers le prisme du mouvement et à comprendre que ses identités sont multiples et constamment redéfinies dans la pratique..." (p. 54). Dans la contribution de Virgine BRINKER, "*Rêves sous le linceul*, 'Rwanda et dépendances...'" (pp. 65-76), l'attention est portée sur le recueil présenté dans le titre, publié en 1998, qui aborde, entre autres, la question du génocide des Tutsi au Rwanda. Le critique s'immerge dans la dimension douloureuse et tragique de ces textes, où "qu'il s'agisse du Rwanda ou d'autres charniers africains liés aux traumatismes historiques du continent, la dimension spectaculaire du corps mort est questionnée au fil des nouvelles, par l'obscène dont il fait l'objet" (p. 65). L'écriture tourmentée de RAHARIMANANA permet pourtant – observe BRINKER – de "renouer avec les morts, tous les morts [...], et les porter en nous, pour mieux envisager la vie" (p. 73) et de "regarder convenablement l'avenir – non sous le signe de l'obscène, du funeste, du mauvais présage – mais courageusement" (*Ibid.*).

Dans le deuxième volet, "Une esthétique de la relation..." (pp. 77-129), Ute FENDLER analyse deux éléments caractérisant la production de l'auteur: avec "Une écriture relationnelle: violence et histoire coloniale dans l'œuvre de Raharimanana" (pp. 79-96), le critique étudie le rôle joué par la violence et l'histoire en contexte colonial et postcolonial à l'intérieur de ses œuvres, en partant notamment du cas du Madagascar. Elle passe en revue plusieurs textes, en soulignant la reprise de certains sujets et en remarquant, comme l'a fait aussi Magali Nirina MARSON, une "dissolution des frontières de genres et de textes" (p. 93), ce qui fait qu'il s'agit d'une "écriture continue, sans frontières, en étapes, rhizomatique, qui permet de capter en une seule saisie les narrations du passé et du présent" (*Ibid.*). Cheik M.S. DIOP, dans "Écriture fragmentaire



et résilience littéraire chez Jean-Luc Raharimanana” (pp. 97-113), travaille sur la notion de fragment à propos de l’œuvre de RAHARIMANANA, dans le but de démontrer comment son écriture fragmentaire “impose au lecteur à lire derrière sa violence traumatisante un désir de triompher de l’angoissante réalité” (p. 97). En allant au-delà de l’écriture du traumatisme, ses textes exprimeraient au fond une “forme de résilience” (*Ibid.*) que le critique retrouve justement sous le modèle du fragment dans plusieurs textes de l’auteur, parmi lesquels *Lucarne* (1996), *Rêves du linceul* (1998) et *Cauchemars du gecko* (2011). Dans “Les *Enlacement(s)* du drame ou le repli du texte” (pp. 115-129), Jean-Christophe DELMEULE prend en examen les trois volets composant le coffret de RAHARIMANANA intitulé *Enlacement(s)*, publié en 2012, où l’on trouve *Des Ruines*, *Obscena* et *Il n’y a plus de pays*. Il analyse les éléments qui permettent de rapprocher ces œuvres et qui en font “trois lianes qui se rejoignent et se nouent dans la décomposition et la réfraction” (p. 128).

Le troisième volet, “Le temps politique...” (pp. 131-169) comprend un premier article de Louis Bertin AMOUGOU intitulé “Jean-Luc Raharimanana: entre l’écriture de la faille et la faille de l’écriture” (pp. 133-146). Le critique aborde le sujet de l’engagement littéraire chez RAHARIMANANA, un auteur qui a toujours assumé une posture éthique dont les origines sont à chercher “dans ce qu’il désigne lui-même comme la faille du pays d’origine qui nourrit abondamment son écriture [...] et qui semble avoir provoqué en lui un traumatisme profond [...] à partir duquel il voit et écrit Madagascar, l’Afrique et le monde forcément” (p. 134). L’étude consacrée à l’écrivain malgache est précédée d’une mise au point sur la querelle actuelle entre engagement ou fiction critique qui traverse la littérature africaine. Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO poursuit le discours sur le côté politique de RAHARIMANANA: dans “Incan-descences de 1947 dans quelques textes de Raharimanana: ‘écrire 47 sur corps et voix’” (pp. 147-169), elle analyse la présence des événements de 1947 à l’intérieur de l’œuvre de l’auteur, en revenant ainsi sur l’un des moments les plus dramatiques de l’histoire franco-malgache. Elle montre comment “l’urgence de l’écriture se diffuse à partir du cœur irradiant de 1947 qui sert d’abord de repère pour refaire l’histoire malgache. Mais au-delà de l’île, [...] écrire 47 a fait naître une colère et une souffrance qui vibrent au point de mettre le mot même en péril, et de conduire à la nécessité d’explorer d’autres modes de représentation” (p. 150).

La quatrième partie, “Depuis le tracé de l’enfance” (pp. 171-180), se compose d’une seule contribution, celle de Valérie DEWAELE, “*Landisoa et les trois cailloux*: la couleur du destin”, où elle analyse un conte de RAHARIMANANA de 2001, illustré par l’artiste malgache Jean A. RAVELONA. Le critique présente ce récit de jeunesse et le parcours initiatique de sa protagoniste, Landi-



soa, en montrant comment l'auteur "joue avec la notion de destin (*vintana*)" (p. 178) et "reprend l'idée que la mémoire qui consiste à tenir compte de l'expérience vécue et des sensations éprouvées permet de mieux appréhender un avenir inconnu" (*Ibid.*).

La dernière partie, "Paroles d'auteurs" (pp. 181-212), commence par un entretien très récent entre Valérie DEWAELE, qui a rédigé l'article précédent, et Jean RAVELONA, qui a illustré le récit de RAHARIMANANA *Landisoa et les trois cailloux* ("Entretien à propos de *Landisoa et les trois cailloux*", pp. 183-185). Il est suivi d'un autre entretien, celui entre Jean-Pierre HAN et Thierry BEDARD ("Entretien sur le théâtre de Raharimanana", pp. 187-192), qui porte sur la collaboration entre ce dernier et l'écrivain malgache. Le volume se conclut par l'inédit de RAHARIMANANA, *L'espoir du bout de la misère* (pp. 193-212), qui date du 19 avril 1987 et qui fait partie de ses cahiers de jeunesse, encore inédits.

Elisabetta BEVILACQUA

Anouck CARSIGNOL, *L'Inde et sa diaspora: influences et intérêts croisés, à l'île Maurice et au Canada*, Paris / Genève, Presses Universitaires de France, coll. de l'Institut de hautes études internationales et du développement de Genève, 2011, 304 pp.

Grâce à une vision 'archipélique' des phénomènes mondiaux, le volume rédigé par Anouck CARSIGNOL, docteur en relations internationales de l'Institut de hautes études internationales et du développement de Genève, riche en documentation bibliographique ("Bibliographie" et "Index", pp. 261-300) et résultat d'une connaissance profonde du terrain, donne compte, entre autres, de la présence culturelle – et de ses apports dans les deux sens (centre / périphérie et retour) – de la communauté indienne d'outre-mer, notamment de l'île Maurice et du Canada.

Dans les quatre chapitres qui composent son ouvrage, Anouck CARSIGNOL s'interroge sur "Le caractère diasporique de la population indienne d'outre-mer" (pp. 15-52); sur "L'Inde et sa diaspora: perspective historique d'une relation tourmentée, de 1830 à nos jours" (pp. 53-104); sur "La diaspora indienne au Canada, mobilisation contestataire et multiculturalisme" (pp. 105-182); finalement sur "Indianité et construction nationale à l'Île Maurice" (pp. 183-244).

Transdisciplinaire et globale dans son analyse (l'auteur fait confluer les apports de la sociologie politique, de l'Histoire, des



théories anthropologiques sur l'identité, des Relations internationales, du trans-nationalisme, ainsi que des *Diaspora Studies*), l'auteur montre le caractère fluide, pluridimensionnel et construit de l'identité indienne, à la fois nationale, diasporique (des Indo-Mauriciens et des Indo-Canadiens) et en interaction (d'opposition ou d'association) avec les autres communautés humaines. Bien que ce texte n'ambitionne pas à entrer dans le détail des productions littéraires ou artistiques, la littérature, la production filmique et surtout l'imaginaire indien (souvent au service de l'affirmation identitaire) trouvent une place importante dans les considérations d'Anouck CARSIGNOL. Ce volume peut donc constituer une bonne base introductive pour ceux qui s'occupent de la production culturelle de la diaspora indienne.

Silvia RIVA

Saddek AOUADI, Elhadji Souleymane FAYE (dir.), "Le fantastique dans les littératures francophones du Maghreb et subsahariennes", *Interfrancophonies*, n. 5, 2012, www.interfrancophonies.org/fantastique.html

Dans ce numéro de la revue *Interfrancophonies*, dont j'ai fourni une présentation dans la section consacrée à l'Afrique subsaharienne, figure une contribution concernant la production narrative du Madagascar.

L'étude intitulée "L'effet du fantastique dans *Lamba* de Christiane Ramanantsoa" d'Éric RAFALIMIADANA réfléchit sur la présence de l'élément appartenant à l'hors-nature à l'intérieur d'une nouvelle de RAMANANTSOA, écrivaine malgache. Le critique fait une remarque préliminaire qui s'avère essentielle dans la considération de toute une série d'aspects, parmi lesquels l'apparition d'un revenant qui est au centre de l'intrigue, qui contribuent à une technique scripturale qu'il qualifie d'"écriture du surnaturel" (p. 9): "dans le contexte malgache, le surnaturel en raison du respect voué aux ancêtres, se trouve très lié à la vie quotidienne de la population de la Grande-île" (p. 3). RAFALIMIADANA conclut son essai en proposant l'étiquette "fantastique familier" (p. 13) pour définir cette nouvelle, où "la faille qui existe entre le réel et le surnaturel décrit par de nombreuses œuvres de la littérature fantastique est [...] imperceptible" (p. 13).

Jada MICONI



LES COLLABORATEURS DE CE NUMÉRO

Amandine BONESSO est doctorante en Sciences linguistiques et littéraires au Département de Langues et littératures étrangères de l'Université d'Udine. Elle est en train de rédiger une thèse sur *L'énonciation troublée dans la Relation de 1654 de Marie de l'Incarnation*, sous la direction de Mme Alessandra Ferraro.
amandine.bonesso@yahoo.it

Ines BUGERT est doctorante à l'école doctorale "Formations of the Global" de l'Université Mannheim. Elle prépare une thèse sur la notion et les stratégies discursives de l'auteur maghrébin dans le champ littéraire mondial. Ses recherches portent essentiellement sur l'œuvre de Yasmina Khadra, Kebir Ammi et Assia Djebar. Elle a présenté ses résultats de recherche à plusieurs colloques internationaux sur le thème de la littérature-monde, la francophonie, la commercialisation de l'auteur postcolonial au marché des livres ainsi que sur la poétique du corps et du genre dans la littérature maghrébine de langue française.
ibugert@mail.uni-mannheim.de

Guy DUGAS est professeur de Littérature générale et comparée (domaine méditerranéen) à l'université Montpellier III, directeur de l'Institut intersite d'Études culturelles (IRIEC – EA 740), au sein duquel il a installé un *Fonds Patrimoine méditerranéen*. En partenariat avec l'ITEM-CNRS, l'AUF et plusieurs universités algériennes, il développe des projets de génétique du texte maghrébin francophone, le conduisant à préparer une édition génétique et critique des *Portraits* d'Albert Memmi, à paraître fin 2014 aux éditions du CNRS. D'autres recherches du même genre sont en cours sur les brouillons et manuscrits de Mohammed Dib, Jean Sénac, Emmanuel Roblès, etc. En parallèle aux *Portraits*, un *Dictionnaire Memmi* paraîtra également sous sa direction en 2015 aux éditions Honoré Champion.
guy.dugas@univ-montp3.fr

Cécile MADIGA est docteure en linguistique française, chercheuse associée au Laboratoire Parole et Langage (CNRS, Université d'Aix-Marseille 1). Elle est aussi membre du réseau francophone de sociolinguistique. Ses domaines de recherche sont: contacts de langues, dynamique du français en contexte pluri-lingue, innovations linguistiques, humour linguistique, variation du français, appropriation, français écrit et parlé.
stephmadiga@yahoo.fr



Jada MICONI est docteur de recherche en langues et littératures étrangères à l'Università degli Studi de Milan. Elle a soutenu une thèse intitulée *Orchestrer le réel et le surnaturel: dissonances passagères et constitutives dans le roman africain contemporain* portant sur la présence du surnaturel dans la littérature francophone de l'Afrique subsaharienne. Elle s'intéresse à l'écriture narrative d'Alain Mabanckou et, plus en général, à la production littéraire d'auteurs africains francophones contemporains. mic.jada@gmail.com

Eléonore QUINAUX est titulaire d'une maîtrise en langues et littératures romanes et d'un DEA en médiévistique. Elle termine actuellement une thèse en littérature comparée à l'Université Catholique de Louvain portant sur la problématique des personnages aveugles, du roman médiéval au récit de Science fiction. Titulaire d'un poste de maître-assistante en littérature franco-belge, elle enseigne au département pédagogique de la Haute École Paul Henri Spaak. quinaux.eleonore@gmail.com

Simonetta VALENTI est professeur de langue et littérature française à l'Université de Parme. Ses recherches se sont d'abord orientées sur le Symbolisme (*Camille Mauclair, homme de lettres fin-de-siècle*, Milano, Vita e Pensiero, 2003); ensuite elle s'est consacrée à l'étude de quelques-uns des protagonistes du XX^e siècle et, plus particulièrement, à Paul Claudel, dont elle a étudié le théâtre (*Figures de la liberté dans le théâtre de Paul Claudel*, Aoste, Le Château, 2012). Elle s'intéresse depuis quelques années aux littératures francophones, s'appliquant notamment à la production poétique valdôtaine et au roman antillais et libanais contemporain. En 2009 elle a organisé le colloque international "Le Français, instrument de conservation et de transmission de la mémoire culturelle dans les réalités francophones" à l'Université de la Vallée d'Aoste (*L'Espace francophone, une mosaïque de langues et de cultures*, Aoste, Le Château, 2010). Elle a aussi soigné l'édition critique de plusieurs textes valdôtains. simonettaanna.valenti@unipr.it

GLOBE

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES

École des sciences
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888
Succursale Centre-ville
Montréal (Québec)
Canada H3C 3P8
courriel : contact@revueglobe.ca
<http://www.revueglobe.ca>

PRÉSENTE DANS PLUS DE 20 PAYS

Volume 16

2013

Numéro 2

L'AVENIR (PROBABLE) DU PASSÉ: LE RISQUE ET L'HISTOIRE DU QUÉBEC

Introduction. L'avenir (probable) du passé: le risque et l'histoire du Québec • Magda Pelletier et Martin Pelletier

Le risque après les 100 ans du suffrage universel: genres et conséquences dans la société québécoise d'un système électoral • Andrée Rioux

Risques collectifs et responsabilités individuelles dans les conseils d'administration au Québec, 1988-1998 • Caroline Durost

C'est une responsabilité scientifique et sociale que de garantir l'avenir. Éléments, à l'ère incertaine ou délicate, au cours d'un siècle, du XIX^e début XX^e siècle • Marie-Claude Thériault

De l'assurance au conseil d'administration: la professionnalisation des agents d'assurance-vie, 1938-1961 • Jonathan Racicot

La technologie contre accident: prévention. Le risque et les allocations familiales au début du XX^e siècle au Québec • Martin Pelletier

ÉTUDE LIBRE

Le rendement énergétique net: principe central d'une politique québécoise à l'égard des hydroélectriques • Hugo Tremblay

MENCIONS

PARUTIONS RÉCENTES EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

Directeur: Pierre Barrette

Secrétaires et Rédactrices: Marie Fortin

Comité de rédaction: Micheline Carrière, Linda Cardinal, Daniel Charrier, Karine Collette, Goy Lachapelle

Responsable des comptes rendus: Martine Raymond-Dufour

On peut se procurer la revue
en s'adressant au secrétariat : contact@revueglobe.ca

